

# Le Libertaire

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an . . . 10 fr. Six mois . . . 5 fr.  
POUR L'ÉTRANGER : Un an . . . 15 fr. Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Adresser tout ce qui concerne l'administration à FISTER

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

CHEQUE POSTAL : Le COIN 31007

Adresser tout ce qui a trait à la rédaction à LECOIN

## LES FONDEMENTS LIBERTAIRES DU SYNDICALISME

Le syndicalisme libertaire part de l'individu pour aller à l'individu. Ce n'est pas une doctrine sociale dont l'idéal s'impose à chacun : c'est une arme de libération et un acte d'organisation à l'usage de chacun. Dans son origine, le syndicalisme, ainsi conçu est anarchiste, c'est-à-dire essentiellement individualiste. Il reste tout-à-fait anarchiste, parce qu'il n'oublie pas la seule raison de ses méthodes de destruction ou de construction : le mieux-être et la liberté de l'individu.

Ainsi, pour justifier mon syndicalisme, je n'ai pas à sortir de ma psychologie anarchiste.

Repoussant tout principe *a priori*, toute tradition morale, toute métaphysique, je ne veux trouver moi-même, en ma propre expérience et d'après mon libre examen, les mobiles de mon activité.

Rien ne pourra se justifier que par rapport à mes besoins physiques et spirituels, par rapport à l'harmonie totale de mon être, par rapport à ma liberté. En moi-même seulement je puis atteindre l'idéal. Hors de moi, l'idéal crée la religion, l'illusion collective, le mensonge, l'autorité. Pour ne pas perdre pied, mon idéal ne quitte pas le sol de l'individu. En sautant sur le tremplin du collectif, l'idéal cesse d'être mon idéal, il ne serait plus l'aboutissement de ma vie, l'auxiliaire de mon développement, c'est lui qui me dévorait. En se généralisant, il deviendrait un monstre métaphysique, une Idole autoritaire.

D'après ce critérium individualiste, qui n'est autre que l'anarchie, envisageons mes rapports sociaux.

Pratiquement, je constate des liens par lesquels je suis attaché aux autres hommes. D'abord, en voici qui me semblent superflus, inutiles, nuisibles, interférents. Ce sont tous les liens qui veulent se justifier à moi par une morale collective, par un idéal général. (Dieu, patrie, état, nation, collectivité, humanité, etc.). Ce sont tous ceux qui s'imposent à l'individu avec un système tout fait, avec des raisons d'être antérieures à mon activité, à mon développement. Ils sont tous des liens pratiques qui dérivent de lois spirituelles ou qui trouvent leur prétexte dans les idéologies préconçues.

Exemple : les liens religieux. Mes parents m'ont donné leur religion. Né dans une famille catholique, il me faut subir la loi du catholicisme. Avant d'avoir pu expérimenter en toute conscience la valeur de ces liens par rapport à ma personnalité, j'ai dû subir le préjugé religieux.

Autre exemple : les liens patriotiques. Parce que je suis né dans un pays, on prétend m'imposer un régime que je n'ai pas choisi, des lois auxquelles je n'ai pas adhéré. Et moi, contraint de servir, de me sacrifier, de mourir même au nom de liens dont je ne sens pas profondément, c'est-à-dire individuellement, la nécessité.

D'autres liens, au contraire, me semblent indispensables et en les reconnaissant je ne fais que reconnaître ma propre puissance sur la vie. Affirmer mes propres moyens d'être plus intense, plus libre, plus riche, plus heureux, c'est tout ce que j'ai besoin de moi-même. Il me faut trouver des aliments, j'ai sommeil : j'ai besoin d'un lit, d'une maison. J'ai froid : j'ai besoin de vêtements. Il me faut les procurer. Ce sont les faits économiques.

Or, dans la solitude, j'éprouve beaucoup de difficulté à réaliser mes faits économiques. Je trouve un grand avantage pratique à m'associer pour leur réalisation. Voici reconnue par moi la nécessité du travail en commun. Me voici acceptant la coopération comme un bien pour ma propre personne.

Voici donc des hommes réunis ensemble par un fait : les uns autour d'un échafaudage pour construire une maison, d'autres dans une mine pour en extraire le charbon, d'autres dans une imprimerie pour faire des livres, d'autres dans un théâtre pour représenter des spectacles, etc., etc.

Groupés en fait, ces individus ont des intérêts communs à défendre, une solidarité naturelle les unit de liens qui, au lieu de les enchaîner, aident à la libération de chacun d'eux.

En commun, dans un atelier, nous transformons de la matière pour notre utilité humaine. En commun, nous sommes quelques individus qui, par nos efforts et notre technique, recréons cette matière à l'image de nos besoins. Nous voyons de nos propres mains sortir des objets qui portent l'empreinte de nos désirs. Ce sont les œuvres de notre travail. Et nous constatons que d'autres hommes, qui nous partagent la tâche commune, des hommes faits comme nous et qui n'ont pas travaillé avec nous, s'emparent de ces objets, fruits de nos peines. Et nous savons que chez eux ces parasites ont tout ce qu'il convient au service d'une vie heureuse. Et nous, les producteurs, nous ne trouvons dans nos taupières que la gêne, l'insatisfaction de biens, la misère, la maladie. Tout cela, en commun, les travailleurs le ressentent sur le champ même du travail. C'est l'expérience d'une solidarité effective : celle des exploités contre l'exploiteur, celle des prolétaires contre le capitaliste, et, en dernier ressort, la solidarité des individus contre l'Etat.

L'action syndicale est née dans ce geste défensif du producteur contre tout ce qui attente à sa production. C'est là le premier stade : l'enfance du syndicalisme qui permet à l'individu de se retrouver sous la peau du travailleur afin de s'assurer des conditions de travail moins dégradantes.

plaisir, et par sa libre volonté, tous les degrés de l'organisation du travail.

Dans notre syndicalisme, il n'y a pas de sacrifice à demander à l'individu. Tout est mis en œuvre pour que l'individu y trouve son compte : matériellement et moralement. C'est à l'individu d'avoir une conscience assez vaste et assez intense de ses possibilités d'action pour animer, de son unique amour de la vie, de l'incessante revendication de sa propre personnalité idéale, l'immense corps syndical.

Par la syndicalisation individuelle, l'anarche entre dans le monde des faits, en constructive, sans abandonner quoi

que ce soit de son éternel dynamisme destructeur. Edifier, abattre ; fabriquer, user ; produire, consommer. C'est le fait de l'individu dont le destin est d'absorber en lui toutes choses. L'anarchie ne fait qu'illuminer d'un concept cette vérité psycho-physiologique, éprouvée par chacun.

Nous verrons, en une prochaine étude, comment se détermine la syndicalisation individuelle.

Ainsi démontrons-nous en même temps la valeur réalisatrice de cet idéal essentiellement individuel : l'Anarchie.

André COLOMER.

## L'Expropriation

### PREMIER CHAPITRE

On raconte qu'en 1813, Rothchild, se voyant menacé de sa fortune par la Révolution, inventa la force motrice : « Je veux bien admettre, disait-il, que ma fortune soit acquise aux dépens des autres. Mais, partagée entre tant de millions d'Européens, elle ne ferait qu'un seul, peu de personnes. En bien ! je m'engage à restituer à chacun son écu, si le monde demande. »

Cela dit et d'abord publié, notre millionnaire se promenait tranquillement dans les rues de Francfort. Trois ou quatre passants lui demandèrent leur écu, il les déboursa avec un sourire sardonique, et le tour fut joué. La fortune du millionnaire est encore en possession de ses trésors. C'est à peu près de la même façon que raisonnent les fortes têtes de la bourgeoisie, lorsqu'elles nous disent : « Ah ! l'expropriation ? j'y suis ; vous prenez à tous les paquets, vous les mettez dans le sac et chacun en prend un, qu'il se batte pour le meilleur ! »

C'est une plaisanterie de mauvais goût. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas de mettre les paquets dans le sac pour les distribuer ensuite, et encore ceux qui grotent et l'insultent, mais de partager les écus de Rothchild. C'est de nous organiser en sorte que chaque être humain venant au monde soit assuré, d'abord, d'apprendre un travail productif et d'en acquiescer l'habitude ; et ensuite de pouvoir faire ce travail sans en demander la permission au propriétaire et au patron et sans payer aux accapareurs de la terre et des machines la part du lion sur tout ce qu'il produira.

Quant aux richesses de toute nature détenues par les Rothchild ou les Vanderbills, elles nous serviront à mieux organiser notre production en commun.

Le jour où le travailleur des champs pourra labourer la terre sans payer la moitié de ce qu'il produit ; le jour où les machines à vapeur, les usines, les chemins de fer, les grandes récoltes seront, en profusion, à la libre disposition des cultivateurs ; le jour où l'ouvrier de l'usine produira pour la communauté et non pour le monopole, les travailleurs n'iront plus en guenilles ; et il n'y aura plus de Rothchild ni d'autres exploités.

Personne n'aura plus besoin de vendre sa force de travail pour un salaire ne représentant qu'une partie de ce qu'il a produit.

« Soit, nous dit-on. Mais il vous viendra des folles idées. Vous voudrez que chaque individu ayant amassé des millions en Chine vienne s'établir parmi vous ? qu'il s'y entoure de serviteurs et de travailleurs esclaves, qu'il les exploite et qu'il s'enrichisse à leurs dépens ? »

« Vous ne pouvez pas faire la Révolution sur toute la terre, vous n'avez que des frontières, pour fouiller les arrivants et saisir l'or qu'ils apportent ? Des gendarmes anarchistes tirant sur les passants, voilà qui sera joli à voir ! »

Eh bien, au fond, ce raisonnement n'y a rien de plus absurde. C'est qu'on ne s'est jamais demandé d'où viennent les fortunes des riches. Un peu de réflexion suffirait pour montrer que l'origine de ces fortunes est la misère des pauvres.

N'y aura plus de misérables, il n'y aura plus de riches pour les exploiter.

Voyez un peu le moyen âge, où les grandes fortunes commencent à surgir. Un baron féodal a fait un bon usage de sa fortune. Mais tant que cette campagne n'est pas peuplée, notre baron n'est pas riche du tout. Sa terre ne lui rapporte rien ; autant vaudrait posséder des biens dans la lune. Que va faire notre baron pour s'enrichir ? Il cherchera des paysans.

Cependant, si chaque agriculteur avait un lopin de terre libre de toute redevance ; s'il avait, en outre, les outils et le bétail nécessaires pour le labour, qui donc irait défricher les terres du baron ? Chacun resterait chez soi. Mais il y a des populations entières de misérables. Les uns ont été ruinés par les guerres, les sécheresses, les pestes ; ils n'ont ni cheval, ni charrette. (Le fer était coûteux au moyen âge, plus coûteux encore le cheval de labour.)

Tous les misérables cherchent de meilleures conditions. Ils vont un jour sur la route, sur la limite des terres de notre baron, un poteau indiquant par certains signes compréhensibles, que le labourleur qui viendra s'installer sur ces terres recevra avec le sol des instruments et des matériaux pour bâtir sa chaumière, ensemencer son champ, sans payer de redevances pendant un certain nombre d'années. Ce nombre d'années est marqué par autant de croix sur le poteau-frontière, et le paysan comprend ce que signifient ces croix.

Alors, les misérables affluent sur les terres du baron. Ils tracent des routes, des chemins, les matras, creusent des villages. Dans neuf ans le baron leur imposera un bail, il prélèvera des redevances cinq ans plus tard, qu'il doublera ensuite et le labourleur acceptera ces nouvelles conditions, parce que, autre part, il n'en trouverait pas de meilleures. Et peu à peu, avec l'aide de la loi faite par les matras, la misère du paysan devient la source de la richesse du seigneur, et non seulement du seigneur, mais de toute une nuée d'usu-

riers qui s'abattent sur les villages et se multiplient d'autant plus que le paysan s'appauvrit davantage.

Cela se passait ainsi au moyen âge. Et aujourd'hui, n'est-ce pas toujours la même chose ? Si l'on avait des terres libres que le paysan pût cultiver à son gré, trait-il payer mille fois l'hectare à Monsieur le Vicomte, qui veut bien lui en vendre un lopin ? trait-il payer un bail onéreux, qui lui prend le tiers de ce qu'il produit ? trait-il se faire moyser pour donner la moitié de sa moisson au propriétaire ?

Mais il n'en est rien ; donc, il acceptera toutes les conditions, pourvu qu'il puisse vivre en cultivant le sol ; et il enrichira le seigneur.

En plein dix-neuvième siècle, comme au moyen âge, c'est encore la pauvreté du paysan qui fait la richesse des propriétaires fonciers.

P. KROPOTKINE.

## Une lettre de Schapiro

Chers camarades,

Je viens de recevoir un mot de Moscou par lequel j'apprends que notre camarade E. Rubintchik (Meyer) vient d'être arrêté dans cette ville et qu'il est dans la prison de Butyrka.

Le camarade Rubintchik avec qui j'ai travaillé depuis 1917 et qui est un des membres les plus actifs de l'Union Anarcho-Syndicaliste « Goloss Truda », est un des camarades les plus dévoués que le mouvement anarchiste russe possède et est connu parmi les anarchistes comme l'un des bolcheviks de Moscou et de Pétrograd comme un des caractères les plus honnêtes et dont l'intégrité est devenue proverbiale parmi ses amis des deux camps. Et voilà que lui aussi est arrêté par les bolcheviks.

Son arrestation ne peut être considérée autrement que comme un nouvel essai de briser le « Goloss Truda » et de désorganiser l'œuvre de publications que cette organisation a conduite durant ces dernières années. Plus d'une fois déjà les autorités soviétiques ont tenté de le faire. La dernière fois, c'était au mois de mars de l'année passée, quand l'imprimerie et les dépôts de livres du « Goloss Truda » ont été saisis et mis sous scellés pour une période d'environ six mois. Les membres de l'organisation qui se trouvaient alors à Pétrograd furent arrêtés et gardés en prison pendant des mois pour aucune raison — comme cela a été déclaré par les chefs de la Tcheka de Pétrograd.

Cela a coûté chaque fois au « Goloss Truda » des efforts surhumains et des sommes considérables pour pouvoir recommencer le travail détruit par les autorités soviétiques. Et chaque fois c'était grâce à l'énergie infatigable de Rubintchik que la publication d'œuvres anarchistes a pu être renouvelée.

On s'en est donc pris à Rubintchik et on veut le retirer de la vie militante — car même la publication des œuvres de Kropotkine est devenue crime de lèse-majesté en Russie des Soviets — et il n'y a aucun doute que des accusations inventées de toutes pièces seront portées contre lui pour s'assurer d'une condamnation assez sévère qui le tienne en prison, détruisant ainsi le travail que le « Goloss Truda » a tenté de faire durant toutes ces années.

N'est-il pas temps d'organiser une commission internationale qui tâcherait de laver le signe de Judas que les bolcheviks talent sur le corps meurtri et martyrisé de la Révolution russe ? Fraternellement à vous.

A. SCHAPIRO,  
Secrétaire de l'Union  
Anarcho-Syndicaliste  
« Goloss Truda ».

## CONTRE LA GUERRE

La Confédération Générale du Travail Unitaire, a réuni, mercredi 17 mai, les organisations suivantes :

Parti Communiste, Union Anarchiste, A.R.A.C., F.O.P., Comité de Défense Sociale, Jeunes Syndicalistes et U.S.T.I.C.A. pour leur proposer un plan de propagande et d'action contre la guerre et pour leur demander de l'aider à en assurer la réalisation.

Ces organisations, sans cliquer leur indépendance et en se réservant le droit de mener la lutte de leur côté, avec les moyens dont elles disposent, se sont déclarées prêtes à appuyer de toutes leurs forces l'agitation et l'action que la C.G.T.U. entreprendra contre la guerre.

## Où en serions-nous, si...

Ça y est : les élections cantonales ont eu lieu le dimanche 14 mai.

Qu'y a-t-il de changé, en apparence pas plus qu'en réalité ? Rien.

Je me suis imposé la lecture des feuilles asservies aux nuances les plus variées de l'arc en ciel politique. J'ai été tenté d'abandonner cette « corvée » à mi-chemin, persuadé que j'allais lire dans les gazettes qu'il me restait à ingurgiter exactement ce que j'avais lu dans les quotidiens que j'avais déjà avalés. Mais, par acquit de conscience — si j'ose dire — je suis allé jusqu'au bout et j'ai trouvé pourtant les mêmes chants de victoire.

L'opinion publique est restée fidèle à la volonté qu'elle a exprimée en novembre 1919. Dans les assemblées départementales et cantonales comme au Parlement, la France de la Victoire, de l'Ordre et du Travail entend n'avoir pour mandataires que des hommes décidés à maintenir les droits que lui a conférés la victoire et à assurer, à l'intérieur, l'Ordre dans le Travail et la Liberté.

On sent qu'une telle phraséologie a pour auteurs les folliculaires du Bloc National.

Il serait exagéré de prétendre que la récente consultation a marqué la faillite du « Bloc National ». Mais il n'est pas douteux qu'il a du plomb dans l'aile et que les électeurs ont signifié clairement à la réaction, au parti de la guerre, à la bande cynique des profiteurs de la paix, à l'impudente coalition du sabre et du goupillon, qu'ils ont assez d'un régime qui s'évertue à agiter le pays pour l'incessante appréhension de nouveaux conflits armés. Les récentes élections ont toute la valeur d'une indication aussi nette qu'impérieuse : à gauche, encore à gauche et toujours à gauche.

Inutile de dire — on l'a compris — que ces lignes figurent dans les journaux à clientèle radicale et radical-socialiste.

La presse socialiste (S.F.I.O. et S.F.L.C.) chante, elle aussi, victoire.

Le Populaire s'enorgueillit des 275.842 suffrages qu'il recueille sous ses drapeaux et l'Humanité et l'Internationale, avec les 214.423 électeurs que leurs candidats ont groupés, n'hésitent pas à proclamer que le Parti Communiste est de plus en plus « le parti des masses ».

Une fois de plus (car c'est après chaque consultation générale la même ritournelle) tous les partis entonnent le Te Deum de la victoire. Ce mensonge est une des nécessités de la menteuse politique.

Si, dans les circonstances de ce genre, le lecteur avait la sagesse de consulter sur le résultat des élections plusieurs journaux affiliés aux différents partis politiques, l'absurdité de cet unanime Alleluia lui sauterait aux yeux ; mais chacun lit, ce jour-là comme les autres, son journal et c'est ainsi que, dans l'esprit de tous, sont entretenus la foi dans l'urne libératrice et l'espérance en un résultat décisif... aux élections prochaines.

La Foi et l'Espérance sont les deux vertus cardinales du bon volant.

J'extrait de l'Internationale portant la date du mardi 16 mai le petit tableau suivant :

Sont élus :	
Conservateurs .....	104
Extente Républicaine démocratique ..	215
Radicaux et radicaux-socialistes .....	478
Radicaux socialistes .....	59
Socialistes (S.F.I.O.) .....	41
Communistes .....	17
Doutoux .....	1
Résultats non programmés .....	1
Ballotages .....	164

Total des sièges à pourvoir... 1.491

Voici, d'après l'agence Havas, les gains et pertes des partis au premier tour :

	Gains	Pertes
Conservat. et action libérale ..	9	14
Rép. prog. et rép. de gauche ..	28	33
Rad., rad.-soc. et répub. soc. ..	28	25
Communistes .....	7	1

Vous avez bien lu : sur quatre-cent quatre-vingt-onze sièges à pourvoir, il en revient dix-sept au Parti Communiste (et encore sur ces 17 sièges, trois ont été attribués à trois marins de la Mer Noire).

Notez en outre que le Parti Communiste ayant gagné sept sièges et en ayant perdu un, il n'en a, en réalité et pour tout polage, gagné que six.

Six sièges ! Comme polage, c'est plutôt maigre.

Je ne me réjouis pas — oh ! non, mille fois non ! — des succès remportés par les partis bourgeois. Je les déplore, moins encore parce qu'ils consolident un régime qu'on pouvait croire disqualifié, que parce qu'ils attestent un état d'esprit lamentable.

Mais, au demeurant, il est logique que les millions d'ignorants et de sots qui croient encore à la vertu efficiente du suffrage universel, que les millions d'esclaves qui admettent la pérennité

de la Société capitaliste, il est logique que ces millions d'incultes courent aux urnes et s'imaginent faire, en votant, acte d'hommes libres et améliorer leur sort.

Tandis qu'il est inconcevable que des communistes, des hommes qui en sont arrivés au degré de compréhension sociale que suppose l'adhésion réfléchie au Communisme révolutionnaire, des hommes qui ont la conviction que l'œuvre révolutionnaire ne peut être accomplie que par l'entrée en scène de la violence par le soulèvement des masses populaires, n'aient pas conscience qu'ils galvaudent bêtement et bassement, dans l'action électorale, leurs ressources, leur activité et leur énergie.

Je n'ignore pas que de bons, de sincères communistes m'objecteront qu'en prenant part à la bataille autour des urnes, ils ne se préoccupent que de la propagande, que les réunions électorales leur procurent une occasion exceptionnelle d'exposer leur idéal et que gagner des sièges est le cadet de leurs soucis.

Il n'est pas vrai que les périodes électorales soient favorables à une propagande loyale, claire, de principe, de doctrine, d'action révolutionnaire. Les questions de personnes, les rivalités, les combinaisons, l'esprit de coterie, les réformettes qui sont les courants des programmes, les tractations, les marchandages, toutes les ruses et manœuvres que fatalisent les nécessités du scrutin, troublent, obscurcissent et ruinent toute propagande franche et précise.

Travailleurs socialistes, militants communistes, révolutionnaires sans parti, c'est à vous que je pose cette question : « Si, depuis quarante ans, les sommes considérables, les trésors d'éloquence et de savoir, les prodigieuses activités qu'ont absorbés les luttes électorales avaient été consacrés à propager dans ce pays les principes véritables, la doctrine fondamentale du socialisme, à stimuler l'énergie révolutionnaire des masses, à organiser ces masses en vue de l'action libératrice, à semer à pleines mains l'esprit de révolte, à tendre la volonté agissante de tous les militants vers le bouleversement social « qui peut, seul, enfanter un monde nouveau, à combattre les intrigues, l'arrivisme, l'ambition et la cupidité des mendicants de suffrages et à préparer ainsi les reniements et la lutte hissons dont vous avez eu tant à souffrir : si, pour tout dire, les efforts qui ont été engloutis, par deux générations déjà de militants, dans la lutte parlementaire avaient été totalement affectés à l'éducation, à l'organisation et à l'action spécifiquement révolutionnaires, où en serions-nous ? »

Serions-nous plus loin ou plus près de la transformation sociale si ardemment désirée et si impatientement attendue pour vous et par nous ?

SEBASTIEN FUAIRE.

## LA BROCHURE COTTIN

Nous répétons ce que nous avons écrit la semaine passée : Nous prions les camarades qui nous ont fait des commandes de brochures de bien vouloir patienter.

Aujourd'hui, par la voie de journal, nous remercions les quelques amis (qui veulent garder l'anonymat) qui nous ont versé 600 francs pour que l'Union Anarchiste n'ait pas trop à souffrir dans sa propagande de la saisie des dix mille brochures.

Pour tout ce qui concerne la brochure et l'Union Anarchiste, s'adresser à Delecourt, 69, boulevard de Belleville, Paris (11<sup>e</sup>).

## Grande Fête Printanière A L'ILE FLEURIE

C'est pour dimanche prochain, 21 courant, que nos amis de Bezons, d'Argenteuil et d'autres localités avoisinantes, ont organisé la première ballade de l'année.

Au moment où on arrête des notes pour avoir pris la défense de Cottin, les camarades de la région parisienne viendront nombreux apporter leur part de solidarité et montrer aux gouvernants qu'ils sont décidés à poursuivre la campagne salutaire dont dépend la liberté et la vie du cher prisonnier.

En venant à cette fête, ils feront de la propagande et en même temps se divertiront sainement.

Nota. — Pour se rendre à l'Île Fleurie, on peut prendre le train à la gare Saint-Lazare à 8 h. 2, 9 h. 11, 10 h. 2, etc.) et descendre à la gare de la Folie ou à celle de Nanterre. On peut prendre aussi le tramway (ligne de Maisons-Laffitte) à la porte Maillot ou à celle de Champerret et descendre au pont de Bezons.

Pour assurer la vitalité de notre organe

## LE LIBERTAIRE

nous avons réédité des Carnets d'abonnements et des listes de souscription que nous tenons à la disposition des amis.







lement inutile, mais bien nuisible, malheur...  
Nous — les libéraux — sommes à peine quelques unités perdues parmi des socialistes, des communistes et des claristes qui ne veulent quitter du regard Moscou et ses dictateurs, et qui ont l'air de dire, après Voltaire : « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la Lumière ».

La Révolution russe — nous l'avons dit et le répétés plus fort pour les sourds — a mérité toute notre sympathie, toute notre attention ; nous ne pourrions, toutefois, tolérer, que sur les ruines du tsarisme, on érige l'étatisme.

Jusqu'à tout dernièrement, je refusais de dire n'importe quoi au sujet de la tragédie bolcheviste, parce qu'au fond je n'en savais rien, mais quand je l'ai fixée sur la vérité, ce fut autre chose.

Sapristi ! me disais-je, on ne s'engage pas dans une révolution pour ne rien savoir de bon et d'échange, et il faudrait mieux s'abstenir plutôt que d'essayer de gonfler un vieux pneu tout percé de trous !

Certes, la Révolution russe a un sens, une signification dans l'Histoire de l'Évolution humaine, et tout révolutionnaire s'en glorifie à juste titre.

Toutefois, nous n'avons nul intérêt à l'écarter à moitié à l'heure... et suivre l'exemple des dictateurs de Russie nous procurerait d'abord la désagréable surprise de perdre la confiance des millions de fellahine qui attendent et qui espèrent.

Quoi qu'il en soit, c'est aux petites forces anarchistes encore éparpillées, qu'il incombe le devoir de prévenir tout danger et nous ne ferons jamais mieux que de lancer cette devise qui nous est si chère : « Droit au but, les Camarades ! ».

Alexandrie, mai 1922.

Jacques COHEN-TOUSSIEH.

## Pour nos Prisonniers

Camarade,  
Toi qui presques à chaque meeting ou manifestation es sollicité pour verser ton obole pour les prisonniers politiques, il faut que tu saches qu'un Comité existe qui, sous le contrôle des organisations ouvrières révolutionnaires, répartit les sommes reçues entre tous les détenus et réfugiés politiques.

Ce Comité c'est l'Ent'aide.

Exige, lorsque tu verses pour les emprisonnés, que la cellule soit remise à l'Ent'aide, sous réserve sur lequel tu puisses exercer ton contrôle individuel de quelque parti que tu le réclames.

L'ENT'AIDE apporte aux détenus et à leurs familles son appui financier par une allocation journalière, l'appui moral dans leur défense devant les tribunaux étant fourni par les avocats du Comité de Défense Sociale.

Camarade,  
Aie confiance en l'Ent'aide, comme elle a confiance en toi, pour assurer la solidarité envers les victimes des répressions gouvernementales.

Adresser les fonds au trésorier : Bidauld, 69, boulevard de Belleville, Paris (14). Compte chèque postal : Paris 23902.

Chaque année un bilan financier est publié et mis à la disposition de toute personne qui en fait la demande.

## COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

### Aux Organisations ouvrières. Aux Groupements d'avant-garde

Le Comité de Défense sociale porte à la connaissance des organisations et des groupements la liste des avocats chargés de la défense de tous ceux qui tombent dans la lutte.

Il importe donc que chaque camarade en butte aux difficultés fasse le choix d'un de ces avocats et en préviennent le camarade promoteur, au siège du Syndicat du Bâtiment, 4<sup>e</sup> étage, Bourse du Travail, Paris.

Nous rappellerons également que tout camarade arrêté doit immédiatement faire connaître au bureau d'Instruction l'avocat qu'il a choisi et ne répondre qu'en présence de ce dernier.

Avocats du Comité de Défense sociale : Berthon, 75, boulevard Saint-Michel ; Lafont, 19, rue Bourdon ; Lefrançois, 18, rue Desnouettes ; Foisson, 80, avenue Mozart ; Paz, 19, rue d'Aumale ; Suzanne Lévy, 18, rue Desnouettes ; Cohen, 36, rue Bonaparte ; Oscar Bloch, 5, rue Danton ; Benazet, 5, rue Gay-Lussac ; Gelman, 65, avenue du Maine ; Junker, 105, rue Marlin.

P.-S. — Cette liste n'est pas close. Nous donnerons les noms au fur et à mesure des adhésions. Nous demandons aux organisations d'afficher en bonne place la présente liste.

## RÉPONSES A DES OBJECTIONS

Nos adversaires nous disent aussi : « En admettant qu'au point de vue économique tout se passe pour le mieux dans votre société future, il coulera encore des larmes, et vous n'aurez pas tari la source inépuisable des douleurs ».

Comme aujourd'hui, nous assisterons à de violents conflits, provoqués par l'amour, par la jalousie, et, dans ce monde que vous n'hésitez pas à qualifier de fraternel, il y aura du sang, et vous n'y pourriez rien ».

Il est des gens qui aiment prévoir l'avenir et qui se targuent de détenir exactement ce qui se passera dans plusieurs années.

Ces personnes, vraiment, possèdent le don de double vue et ne désarment que très difficilement, même devant la logique.

Affirmer que demain les jaloux et les jalouses afficheront et manifesteront les mêmes à leur égard, au lieu d'être jaloux et jalouses, c'est tout simplement, de dextérité aujourd'hui, c'est méconnaître la transformation morale qui se sera opérée en même temps que le bouleversement économique.

En l'an de grâce 1922, on ne peut nier qu'il y ait une quantité innombrable d'individus qui trompent leur mari ou se rendent coupables de cet épouvantable crime « que par besoin physique, par désir d'éprouver des sensations autres que celles qu'ils goûtent habituellement au sein de leur foyer ».

L'amour conjugal, à bon nombre d'individus des deux sexes, fait l'effet, le long d'un certain temps, de... la soupe aux choux tous les samedis....

Une bonne et solide amitié, une sincère et inébranlable affection peuvent rendre l'affinité physique n'existe plus ou à diminuer.

C'est vers du nouveau, toujours du nouveau, que l'être — quel que soit son sexe — se trouve porté, et la grande erreur — pour ne pas dire plus — de la loi, qui a tout codifié et qui met tout le monde en carte, sa grande erreur, dis-je, est de ne pas tenir compte du caractère capricieux et changeant de l'amour.

L'amour s'inspire du principe de la propriété, et c'est ce qui le rend particulièrement odieux à l'époque où nous vivons.

La femme, surtout, est la victime de ce préjugé inadmissible qui veut qu'elle appartienne à l'homme auquel elle s'est donnée.

Toute sa vie elle est le jouet, la chose de cet homme, parce que celui-ci lui a dit : « Si tu me trompes, gare à toi ! Si un jour je m'aperçois que tu ne m'aimes plus, il t'en ira ! Tiens-toi-le pour dit ! »

Et un beau matin, en effet, pan ! pan ! le browning parle : un imbécile, aveuglé par le préjugé, fou de colère et de jalousie, a fait la victime.

Les grands quotidiens sont remplis de faits de ce genre, auxquels ils donnent le nom de crimes passionnels.

C'est parce que je l'aimais trop que je t'ai tué !

Telle est la défense du meurtrier, qui, souvent, va se constituer prisonnier, après le crime qu'il a commis, à moins qu'il n'ait, après l'accomplissement de son acte odieux, il ne se fasse justice lui-même.

L'homme, en général, est tellement imbu de préjugés, qu'il ne pouvait, vraisemblablement, échapper à celui-ci.

Et, pourtant, sont-ils légion les jaloux qui, si châtiment sur la chaire de l'humanité, ne peuvent résister à leurs vœux, en toute sincérité, qu'ils n'aient jamais trahi leur compagne, ne fût-ce une seule fois ?

Je ne le pense pas. Aussi, serait-il préférable de voir tous ces violents changer d'altitude, reconnaissant bien humblement que la nature humaine est ainsi faite qu'elle ne peut résister à certaines attractions et qu'il faut pardonner toutes les offenses, si offensives vraiment il y a.

A quelle morale hypocrite obéissent donc ces habitués du revolver et même ceux qui, sans recourir à de tels moyens, provoquent chez eux des scènes violentes et, par leurs éclats de voix, par leurs vociférations, mettent en émoi les habitants de l'immeuble où ils habitent ?

Au nom de quelle morale menteuse agissent-ils, plutôt que de confesser loyalement, placé dans certaines circonstances de temps et de lieu, l'individu obéit à des instincts.

La population ouvrière du Brésil, indigène ou européenne, n'est peut-être pas totalement imputable à l'inculture et au mauvais vouloir des gouvernants de ce pays.

Car, en effet, les foules misérables d'immigrants portugais, italiens, polonais, etc., que les patrouilles déversent chaque jour dans les ports brésiliens, comme des troupeaux de bêtes de somme, ne sont pas composés de ce que l'Europe compte de meilleurs physiquement et moralement, parmi les éléments qui la composent.

Il faut avoir vécu quelques traversées d'Europe en Amérique, au sein de la foule crasseuse des émigrants, toujours dans des conditions d'insalubrité, pour se rendre compte de la misère, de la saleté, de la misère, comme tous les animaux de races inférieures, se reproduisent avec autant de facilité qu'ils respirent, pour comprendre que les pays où toute cette chair à travail, à nuire et à prostitution va être déversée, ne peuvent être des pays possédant une conscience ouvrière dotée d'instincts et pouvant prétendre, de ce fait, être à l'avant-garde du progrès social.

La tâche et la responsabilité des militants socialistes, syndicalistes ou anarchistes, notamment en les pays d'Europe de grande immigration tels que l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la Turquie, la Pologne, etc., nous paraissent donc devoir être particulièrement lourdes, car ils ont à faire face à la tâche de transformer en citoyens les masses d'immigrants, de leur faire comprendre les avantages concrets de la lutte, par la conscience plus éclairée de la classe ouvrière originaire de ces pays submergés.

Il apparaît donc que le premier devoir des militants ouvriers des pays de grande immigration, qui déploient d'ailleurs tant d'activité dans le domaine purement doctrinal par leurs nombreux journaux, leurs groupements, l'influence personnelle de chacun d'eux, consisterait à propager par

## PARMI LES FEUILLES...

Voici donc les élections cantonales terminées. M. Louchet est élu ; Marty aussi. Le peuple français est toujours le plus spirituel du monde et le bulletin de vote reste la plus efficiente arme de révolution.

Je n'ai pas voté ; ce m'importe à moi que ce soit un dissident, un communiste ou un bloc national qui accompagne le sous-préfet dans ses tournées de conseils de révision ! L'un ou l'autre, hélas ! l'immatriculation sera aussi bien faite et la boucherie prochaine aussi bien préparée.

Mais je songe à la belle manifestation qui eût été possible si réellement le Parti Communiste n'était pas un parti électoral, comme il le proclame complaisamment. Présenter Marty et Badina dans toutes les circonscriptions (je dis Marty et Badina : j'entends tous les marins de la mer Noire, tous les déserteurs, tous les insoumis). Faire nommer cinquante conseillers généraux, cent cinquante conseillers d'arrondissement, tous emprisonnés dans les Bagnes de la République française. Voilà qui eût été chic !

Mais ! Et les appétits de ces messieurs ! Et ces mains multipliées, fiévreuses, frétilantes, impatientes de happer un petit portefeuille en attendant les gros.

Pauvre Parti Communiste !

Dans l'Humanité du 13 courant, L. Bouët a répondu à mon enquête. Chez les instituteurs, à propos du fameux article de Gyal. Un peu tard, certes, mais il y a sans doute là une petite question d'amour-propre. Quant le Libérateur pose une question, on n'y répond pas de suite, on choisit son heure et son lieu. Ce souci d'indépendance est fort louable et nous ne pouvons que l'encourager.

D'ailleurs, Bouët est d'accord avec nous pour réclamer un enseignement qui vise à développer l'esprit de libre examen, à faire des hommes. (Je suppose que c'est un type inattentif ou malicieux qui aura ajouté d'après lui après enseignement. Sinon, la phrase n'aurait plus aucun sens.) Il cite Jaurès et nous nous inclinons. Il affirme que Gyal ne parlait pas au nom du Parti Communiste : nous n'avons jamais dit cela non plus. Et, enfin, il conclut : « Il ne peut entrer dans notre pensée d'instaurer le ne sais quel tyrannie à rebours du nôtre, c'est-à-dire l'homme de demain, serait encore la victime ».

Ce n'est pas fini : croyant sans doute m'aider à légitimer la dictature sur le prolétariat, Bouët me pose une question qu'il croit embarrassante : « Que penseriez-vous d'un gouvernement prolétarien qui, au lendemain de la prise des pouvoirs, n'aurait pas de son influence, des moyens dont il peut disposer, pour réaliser la réforme de l'enseignement dont nous avons conçu les grandes lignes, même s'il fallait, à cet effet, vaincre quelques résistances dans les milieux universitaires ? »

D'abord, camarade Bouët, je pense que tout gouvernement, même prolétarien, (c'est-à-dire communiste, dans votre esprit), au lendemain comme au surlendemain de cette fameuse prise des pouvoirs, n'aurait qu'un souci : se maintenir au pouvoir. Et, pour cela, tous les moyens lui seraient bons. Mais il éviterait soigneusement les bonnes réformes : celle par exemple instituant un enseignement qui ferait des hommes libres. A ce propos, je serais curieux d'avoir quelques renseignements exacts sur la Russie. On nous a donné de belles statistiques : 4 écoles en 1910 dans le district, 4.444 maintenant (à moins que ce ne soit 44.444). Mais cela ne signifie pas grand-chose : Bouët le sait aussi bien que moi. Notre ministre lui en fournira de tout aussi éclatantes pour notre doux pays ! Ce n'est pas cela que je veux : ce sont des renseignements précis sur les matières enseignées, les méthodes employées, la part du bourrage de crânes dans l'enseignement, quel catalogue communiste remplace le *Bojé Tsaria Kranti*, etc... Nous avons envoyé assez de délégués en Russie (dont pas mal de membres du corps enseignant). Ils ne nous ont guère rapporté que de grands mots et des tirades grandiloquentes.

J'aurais préféré, pour ma part, quelques livres scolaires, quelques cahiers d'école.

Tous les hommes, disais-je plus haut, sont des moutons pour un gouvernement prolétarien quand il s'agit de garder le pouvoir. Hélas, oui ! Que dites-vous, Bouët, de ce traité avec le Pape, dont parlent seulement le Libérateur, le Journal du Peuple et l'Idée Libre, de ce traité accordant l'entrée des jésuites en Russie. Répondez donc un peu à ce sujet, dans l'Humanité si ça vous chante et dans six mois, si ça vous plaît. Mais répondez-moi.

Je m'arrête. Vous craignez que mon « souci excessif de combattre l'autoritarisme révolutionnaire » ne me fasse « perdre complètement de vue la lutte à mener contre l'autoritarisme bourgeois ». N'ayez crainte : je le livre

de mémoire mais le sens est exact si la lettre ne l'est pas.

Or ça, Lauridan, les mœurs de la C. G. T. réformiste vont-elles continuer ? Et les fonctionnaires syndicaux en prendre à leur aise avec les bonnes poires de cotisations ?

J'ai défendu Lauridan contre les calomnies capiteuses des dissidents du Nord, dignes valets de la police. Mais quand je lis ce télégramme, que je le vois par ailleurs combattre pour la réligibilité des fonctionnaires syndicaux, je commence à craindre d'être encore la poire. Et de retrouver mon Lauridan candidat aux prochaines élections législatives !

Dame, si les syndicats ont toujours autant voix au chapitre, que pour le télégramme à Tchitchérine ! Ça promet !

Je ne veux pas terminer cette chronique sans signaler que l'Ecole Emancipée s'annule de plus en plus. J'ai lu avec plaisir dans un récent numéro un article intéressant de Eugénie Casteu : *Dictature ou action directe* ?

Et, enfin, l'Ordre naturel, de M. Follin, l'Armateur individualiste, individualiste amateur aussi, est mort. M. Follin pond maintenant dans le Journal du Peuple et dans le Progrès Civique. Est-il payé ? Paye-t-il ? Troublant problème. Car, selon les cas, ça doit rapporter gros ou bien ça doit coûter cher.

Comme je connais le citoyen Fabre, l'homme des convictions politiques n'est jamais fêché, je soupçonne fort M. Follin de casquer. Dame, son coffre-fort est de taille !

Maurice WILLENS.

## La Propagande au Théâtre

Le peuple n'a pas seulement besoin de pain et de liberté. Il lui faut aussi la nourriture de l'esprit.

C'est pas le journalisme bourgeois qui alimente sa pensée.

Le cerveau du travailleur est plutôt encremé par l'action néfaste de la presse capitaliste.

Malheur aux plébiens dont le sens critique se laisse obscurcir par ces plimptis épiques de vaudeville !

Le cerveau du travailleur est plutôt encremé par l'action néfaste de la presse capitaliste.

D'émancipation, faire vastement la lumière, élever peu à peu le niveau intellectuel des masses, contribuer à résoudre le problème économique. Hélas ! le rôle de la presse n'est pas d'instruire les foules, mais d'épaissir leur entendement.

Dévoû au capital, au patronat, à l'autorité, sa mission est la domestication, la dévotion des prolétaires.

La plupart des journaux sont des officines ténébreuses, malpropres, des entreprises commerciales. Gagner de l'argent, encore de l'argent, toujours de l'argent, telle est leur devise. Le développement de l'esprit humain est la moindre de leurs préoccupations.

Les deux ou trois premières pages sont consacrées à l'exaltation de la politique, à la stufification des tripoteurs d'affaires, à la glorification des guerriers ; les autres pages aux faits divers sans la détermination de leurs causes, à des réclames industrielles, des comptes rendus de spectacles, de concerts idiots ou à des annonces galantes.

Cette presse est servile et ignorante. Les pauvres n'ont pas à la prendre au sérieux, car elle est un obstacle au progrès, la systématisation du statu quo social.

Les journalistes gâchent du papier, gaspillent de l'encre. N'étant pas libérés, serviles, obscurs et intéressés des bailleurs de fonds, leur talent s'applique au mal.

Contrairement aux écrivains domestiqués, les écrivains révolutionnaires tentent d'ouvrir pour le bien. Si les désertiers de la fortune, les salariés ne jetaient pas si goulument sur la pâture indigeste des barreaux du capitalisme, la presse révolutionnaire aurait plus de puissance.

Tous les éléments mauvais se liguent contre le peuple. Il faut que celui-ci réagisse contre eux-là.

Des militants énergiques, de conscience droite, de volonté forte ont organisé certaines Bourses du Travail le théâtre vraiment populaire.

Les prolétaires émancipés se doivent à eux-mêmes, par leur appoint moral et matériel, de seconder leur effort. Il y a, de ce côté, des pièces solidement pensées, vigoureusement conçues, que les jeunes et dévoués artistes du peuple savent donner avec un tel intérêt, une telle ardeur, une telle pléiade enthousiaste et virile, prennent part à leur activité, afin de lutter contre la malveillance des cafés-concerts et la nocivité de certains spectacles forains.

La propagande par le théâtre est possible. D'ailleurs, à Paris, à Bordeaux l'ont tentée avec quelque succès.

Après le labeur douloureux de la semaine, de la quinzaine ou du mois, sans négliger l'action féconde qui les sollicite tous les jours, les exploités puiseront de nouvelles forces à des spectacles intéressants et harmonieux.

Antoine ANTIGNAC.

VIENDE DE PARAITRE :

MAURICUS

AU PAYS DES SOVIETS

NEUF MOIS D'AVENTURES

Tel est le titre du livre que MAURICUS, dont on n'a pas oublié les aventures chez les bolchevistes, a consacré à la Révolution Russe.

Prix : 7 fr. ; franco recommandé : 7 fr. 85

En vente à la « LIBRAIRIE SOCIALE »

« La Revue Anarchiste »

Le numéro de mai 1922 (n° 5) paraîtra avant la fin du mois.

Pour fixer le tirage exact de ce n° 5, il est indispensable que tous ceux dont l'abonnement expire avec le n° 4 et qui veulent recevoir, sans interruption la REVUE ANARCHISTE, nous aient adressé leur réabonnement avant le 25 courant.

Nous ne pouvons garantir le n° 5 à ceux qui ne se sont pas réabonnés avant cette date.

Nous rappelons à tous que, moyennant 6 francs (7 fr. 15 y compris les frais d'envoi recommandés) à ajouter au prix de l'abonnement, tous les abonnés de la R. A. peuvent recevoir, à titre de prime, un *BOULEVARD COMMUNISTE*, de Sébastien Faure, et l'*ALMANACH DU MILITANT POUR 1922*, de Sébastien Faure et Léon Rouget.

Ceux qui désirent cette prime feront bien de se hâter, car elle cessera aussitôt que la R. A. comptera deux mille abonnés.

Prix des abonnements :

	4 mois	8 mois	1 an
FRANCE :			
Sans prime.....	5 fr.	40 fr.	45 fr.
Avec prime.....	11 fr.	16 fr.	21 fr.
EXTÉRIEUR :			
Sans prime.....	6 fr.	42 fr.	48 fr.
Avec prime.....	12 fr.	18 fr.	24 fr.

Pour l'expédition en recommandé de la prime, ajouter 4 fr.

Envoyer abonnements et mandats à Descaudin, administrateur de la « Revue Anarchiste », 69, boulevard de Belleville, Paris (XIV).

UN BON ROMAN RÉVOLUTIONNAIRE :

LES BLOUSES

par JULES VALLÈS

Illustrations de M. SIMON

Une occasion nous a permis de nous procurer, à un prix exceptionnel, un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage. Nous voulons en faire profiter les camarades. Ils liront avec émotion ce court récit d'un épisode caractéristique de la lutte révolutionnaire des républicains d'antan. Du à la plume de l'un des plus brillants écrivains français — qui est peut-être le meilleur de nos auteurs révolutionnaires, mais cependant l'un des moins lus dans les milieux d'avant-garde — les *Blouses* a sa place tout indiquée dans la bibliothèque des militants.

PRIX : 3 FRANCS (au lieu de 4 fr. 50) FRANCO RECOMMANDE : 3 fr. 85

A LA LIBRAIRIE SOCIALE, 69, Bd de Belleville, PARIS (XIV)



